

Bord'eLLes

Les feMMes dAngers

PAULINE AVENET

CAMILLE GALLARD

HÉLÈNE KONKUYT

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit

à la fragilité des individus. Le droit, en somme,

de ne pas renoncer à sa propre humanité...

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante

qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**

de *Bord'eLLes*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2026)

Collection LA SENTINELLE

BORD'ELLES

Les feMMes dAngers

PAULINE AVENET

CAMILLE GALLARD

HÉLÈNE KONKUYT

Aux amies

QU'EST-CE QUE JE FOU LÀ ?

Une fois par mois à peu près, nous nous retrouvons toutes les trois, dans un lieu intime, sans regards, ni oreilles extérieures qui viendraient troubler ce moment de grande confiance où peut se déplier une parole.

Un lieu en commun.

Anjou.

En jeu.

Et le danger. Où est-il ?

Se lancer, prendre la parole.

Ce fut d'abord avec les mots des autres. À chaque séance nous partagions des textes de littérature ou de psychanalyse qui nous avaient touchées, inspirées ou questionnées. Puis, peu à peu, nous avons tenté nos propres mots pour cerner, au plus près, ce qui se jouait en nous. Chacune rebondissait sur ce qu'elle avait entendu à chaque lecture. Les textes se sont ainsi multipliés et nous est venue l'envie de leur donner une forme. Comment retracer les différents

déplacements de points de vue qui ont construit une parole vivante et ouverte aux équivoques ? Et si on donnait à entendre ce chemin ?

Ici, je risque ! Je prends des risques à dire !

Oser affronter ce qui nous habite,
oser ce qui fait barrage.

Entre force et vulnérabilité nous osons traverser nos peurs pour en faire autre chose : des pages d'écriture.

Elles m'emmènent hors des sentiers battus.

Elles nous surprennent, nous aident ou nous déroutent.
Il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en parlant.

Je trace mon chemin seule, mais avec elles.

Ensemble, nous construisons du commun.

Ces échanges m'ont donné le courage d'avancer à mon tour,
le courage d'essayer de « bien dire » comme disent les analystes. C'est-à-dire de me rapprocher de ce qui vient faire vérité pour moi.

J'ai fait place aux poèmes et osé les dire comme lettre vive, à l'épreuve des émotions, en face à face.

À l'épreuve de l'oral, du partage et du rebond émergent colère, angoisse, amour, douceur aussi (oups, douleur vient en lisant).

Il y a parfois un petit voile qui recouvre mes écrits, qui donne un peu de retenue. Ils tentent de se défaire de la honte, de la morale, du méli mélo de mon cerveau pour y laisser voir autre chose caché derrière.

Ici, je peux dire un petit bout de mon savoir, celui de l'inconscient, celui du symptôme, que je vais chercher à éclairer malgré l'obscurité.

Je ne me sens pas libre , j'ai toujours peur de ma voix, de ce qui est caché à l'intérieur, tenter de dire est un parcours de combattante qui ne cesse jamais.

De l'autre côté de la frontière, de la ville ou de la rue, quels sont les espaces, physiques, temporels ou mentaux, pour dire son désir ? De l'autre côté de la cloison des urgences, la jeune femme blessée sait-elle dire le sien ? On est en train de lui recoudre la gorge, neuf points de suture.

Je mesure l'extrême bonheur de sentir ma voix prendre place et effet depuis la sphère intime jusqu'aux cercles de la cité. Elle prend appui sur une liberté nourrie d'échanges et de rencontres. De tous ces mots frottés les uns aux autres.

Forger des conditions favorables pour faire exister sa voix est une lutte. Cette parole, ici et aujourd’hui, risque toujours demain d’être à nouveau engloutie, confinée, étouffée, confisquée par des retours de régimes ou idéologies autoritaires et réactionnaires.

Nous parlons de l’intime, c’est un peu politique. Nous ouvrons notre voie pour dire un désir, et c’est un peu politique. Nous construisons notre voix ensemble et veillons à lui donner place et c’est aussi un peu politique.

Alors je vais continuer de dire avec vous, d’écrire !

De sonder un peu ce langage qui nous ravage tout autant qu’il marque la tentative répétée, inlassablement, de s’approcher de l’autre et de soi, et de là, élaborer un lien.

J’apprends encore.

Ce fameux tenir/lâcher. Lâcher/tenir.
Jamais tout. Pas complètement. Comme à la danse.

J’ai lâché
l’attention
et la retenue
sans raison ni précaution
l’abandon danse.

Quelque chose se dresse
retombe

se relève et s'élance
file droit à sa perte
et sa perte est jouissance

... tout part
savoir perdre...
apprendre à se déprendre
essaimer à tous vents
voir ce qui pousse.

« *Caminante, no hay camino. El camino se hace al andar.* »

Antonio Machado

(Toi qui marches, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.)

MOUVEMENT 1

Prendre place comme un oiseau
être là véritablement
en bord d'ailes.

Est-il trop tard pour vous écrire ?
Est-il trop tard pour vous parler ?
Est-il trop tard pour prendre la parole ?
La reprendre ?

Ce soir nous nous retrouvons. Nous pourrons nous voir, échanger de vive voix et partager une bouteille de vin. Nos derniers échanges en présentiel datent de notre séjour un peu fou en Espagne.

Je suis heureuse d'avoir vécu ce voyage jalonné de surprises et de rires avec vous.

Fumer, boire, aller au bar, savourer des tapas, se promener sous les arbres. Des plaisirs qui semblent loin mais si bons à se remémorer.

Je me suis habituée à vivre confinée et cela m'effraie. L'être humain a une capacité d'adaptation redoutable. Je pourrais continuer ainsi. Une vie sociale réduite. Des contacts physiques quasi inexistant. Pas de nouvelles rencontres. Les codes culturels sont sans doute en train de changer, la société de se transformer. Et je peux faire avec. Je ne

suis pas à l'aise avec cette idée d'une pandémie qui vient justifier les usages abusifs du numérique et la réduction des contacts humains.

Après m'être lancée corps et âme dans le télétravail, poussée par la peur du vide et le besoin de rassurer les jeunes et leurs familles, je me suis arrêtée pour réfléchir. Voir que mon métier se transforme. Accepter que le groupe-classe n'existe plus, l'emploi du temps non plus. Que faire de la pédagogie ? Engagée sur le chemin de la pédagogie institutionnelle, mouvement qui met la parole au cœur de la classe pour permettre au groupe d'avancer dans le travail et à chacun·e d'y prendre une place, je constate aujourd'hui qu'il n'y a plus de groupe car plus de corps. J'apprends à télétravailler malgré moi.

Je peine à écrire que je parviens à prendre du bon temps en cette période de crise sanitaire, économique et sociale. Je voudrais continuer à vivre dans ce calme, avec tous ces oiseaux autour de nous. À faire du vélo dans la ville tranquille, à oublier mon casque.

Mais je voudrais aussi que la vie soit plus « alteractive ». Qu'on puisse manger à une grande tablée sans avoir peur. Écouter un concert. Danser ensemble. Aller au cinéma, au théâtre. Manifester. Pouvoir rendre visite à ma mère et nous prendre dans nos bras.

Ce monde-là est-il voué à disparaître ? Deviendra-t-il clandestin ? Pendant le confinement, on m'a présenté des nouveau-nés lors d'apéro en visio.

Les générations futures n'auront sans doute pas de difficultés à vivre ce qui va le plus nous manquer et finir par nous rendre nostalgiques, car elles n'auront pas connu le monde d'avant, quand on avait la liberté de se voir.

Aujourd'hui, le confinement me paraît loin. Et pourtant, je me sens dans un sas. Il s'agit de fermer puis d'ouvrir, une porte après l'autre. Il est peut-être trop tôt pour ouvrir. Mais combien de temps ça va durer ?

Adolescente, je disais que j'étais coincée. C'était une expression à la mode, « oh t'as vu comme elle a l'air coincée celle-là ? ».

Il semble y avoir encore des résistances, pour ouvrir, ouvrir mon cœur.

Est-il trop tard pour prendre la parole ?

La reprendre ?

Un virus est venu jouer le rôle d'un miroir grossissant. Il n'a pas de morale, pas d'affect, il se propage. Il contamine, détruit, affaiblit, tue. Il n'est pas la guerre, il n'est pas l'ennemi, il est le réel. Il est venu appuyer sur la fragilité humaine, notre éphémérité, et nous contraindre au principe de réalité.

Qu'en est-il de la parole démocratique ? Le pouvoir s'exprime en discours creux et langue de bois, repose et se construit sur une minorité de voix. Il fait la sourde oreille à nos cris. Le gouvernement organise surveillance, punition, manipulation et infantilise le peuple.

Comment faire pour qu'une politique soit collective, laïque et égalitaire ?

Quant au mot : « fraternelle », je n'oserai pas l'employer, vu l'ambivalence des sentiments observés dans les fratries : la jalousie, la colère, la haine et l'amour.

Sur la *polis*, que dire ?

Que la cité semble de plus en plus policée. Cadre serré, chemins de manif détournés vers la périphérie et les zones en travaux, là où la voix humaine ne contredira aucun slogan, aucun programme. Caméras et cybersurveillance des paroles, mouvements, flux et regroupements tirent les mailles des réseaux tandis que les interfaces des un-es et des autres s'entrechoquent faute de mots-chair, de mots-contact, de mots-temps, de mots-écoute.

J'écoute. Les discours de la petite horreur ordinaire. Leurs accents me font trembler. Certains depuis long-temps disent « guerre », beaucoup disent « sécurité », tellement taisent le mot « misère ».

J'entends les tensions, angoisses et incompréhensions grandissantes. Les murmures confus s'agglutinent.

Je redoute les prochaines élections.

J'ai mal à la cité.

J'ai mal à l'ensemble.

J'entends en moi tout ce qui fait sécession. Aussi.

Ce qui ne recherche que le bruissement du vent dans les arbres, la poussière des cailloux, les pas de l'ours dans la neige.

Le malaise, dit-on parfois, pousse à œuvrer. Faire avec, contre. Trouver des alliances, des voix et des mains secourables.

Mais là, j'ai mal à l'espoir et au lendemain.

Mal aux ruisseaux et au grain de blé.

J'ai grandi avec cette idée d'un progrès technologique au service d'un progrès social. Force est de constater que l'un va beaucoup plus vite que l'autre et sert d'autres intérêts. J'ai mal à la cité.

J'ai mal à la terre.

J'ai mal au cœur et à la tête. Le cœur par-dessus tête.

Comment penser ?

J'angoisse notre monde. Je me demande si on cultivera du soleil vert sous la mer, si les blindés régiront nos vies affamées.

Des cauchemars me disent que des vagues gigantesques s'engouffrent dans les brèches et que je dois protéger mes enfants de la noyade, les enfants de la noyade.

Dans ce flot de signes qui se déverse, comment regagner un lien tangible et souple, retrouver l'espace d'une parole confisquée ou étouffée par les discours tout faits, les prêt-à-penser et autres bulshits médiatiques qui remplissent les assiettes de 20h ?

On se cause, on cause, ça cause. Mais c'est quoi une parole ?

J'écoute, j'écoute.

J'ai mal à la parole.

J'aimerais aiguiser ma capacité à nous parler depuis les différentes dimensions de notre langue.

Est-il trop tard pour changer nos manières de vivre ?

Est-il trop tard pour se calmer et rager tout à la fois ?

Est-il trop tard pour renverser ce système ?

Je me sens à la fois calme et brûlante de colère.

Déterminée et complètement soumise aux doutes.

Vivante comme jamais et en même temps, quelque chose meurt en moi.

Je ne pouvais pas écrire sur le politique sans y mêler l'intime.

Être une femme dans ce monde est toujours un peu politique. Affirmer sa singularité, ne pas s'excuser d'être là où l'on est, se débrouiller avec son désir et celui des autres.